



Février 2007

Trouble dans la phylogenèse "9", dernière création de Loïc Touzé 9 de Loïc Touzé, brise le temps, déforme l'espace; distord la sacro-sainte verticalité. Indique des perceptions en devenir. Un spectacle présenté en janvier au Centre Pompidou. Après *Love*, c'est une nouvelle expérience de spectateur très rare que provoque 9, la nouvelle pièce de Loïc Touzé. De celles qui mettent le regard en chamaille, le corps de traviole, et l'esprit en recherche ; qui semblent participer activement à la production de géographies perceptives inusitées, où chaque instant distille sa perle de futur en suspens. Pour l'heure, cela semble résister plutôt. C'est une question d'appréhension du temps. 9 ignore le flux libre, le legato, les consonances des mélodies gestuelles et autres progressions convergentes. Le temps paraît ici étale, mais de surcroît brisé en une multitude de fragments, de valeurs équivalentes, qui correspondent aux centaines de poses (si on hasarde une globalité) que les neuf interprètes figent et réengagent au cours de brèves séquences individuelles. Pas plus de convergences dans les inter-relations spatiales : c'est exclusivement dans la plastique des écarts que se constitue la trame de l'ensemble humain ici rassemblé. A quiconque accepte de ne pas être pris par la main pour engager ses sens, 9 offre donc en fait une formidable profusion de motifs, constamment relancés, sourdement redistribués comme on rebat les cartes d'un jeu, ou comme on lance des dés. Et la mouvance des déplacements - notamment les entrées et sorties, nombreuses - compose un genre de ballet relancé, qui envoûte un espace saisi de stupeur tranquille par le dispositif malléable et insolite des pions savants qui le traversent. Le cadre en a été conçu par Jocelyn Cottencin. Inusitée sur les plateaux de danse (plus couru au théâtre), cette formidable architecture scénique s'ouvre comme une vitrine interminable, cinémascopique, dans sa longueur en plan horizontal. Cage posée dans la cage, ce volume voit sa hauteur compressée par un plafond bas, qui provoque une fallacieuse impression de profondeur vers la paroi de fond. De surcroît, un vaste dégagement plan est ménagé à l'avant de la scène. Et un travail très fin des lumières, accentuant volontiers l'éclairage en extrême fond de scène, finit d'inventer là une machine à contrarier la grammaire intégrée de la hiérarchie des plans, diffuse un trouble hypnotique, où le contre-jour fait trembler la ligne du geste pourtant volontiers claire. Au croisement de toutes ces données, on le sent venir, c'est la bonne vieille posture érigée, l'évidence de la position verticale, qui se trouve sérieusement mise en crise. Le mouvement, comme tenté par l'empêchement, ne cesse de travailler cette contrariété, de toutes les manières. A cet endroit, on épargnera le cliché rebattu qu'on adresse à Loïc Touzé, d'être cet ancien danseur de l'Opéra de Paris, où se reconnaîtrait la fière droiture élancée que sa rupture contemporaine consisterait à problématiser. Très au-delà, 9 investit une captivante méditation plastique sur le fait même de se tenir debout. Classique, ou banalement quotidien. Où l'on se rend compte à quel point il pourrait être stimulant de questionner l'évidence installée avec force d'idéologie, de la posture érigée ; déconstruire le grand récit de la phylogenèse, dont la vulgate verrouille en tout esprit humain une absolue équivalence entre l'appartenance à l'humanité d'une part, la bipédie fièrement conquise d'autre part. Quelque chose s'est par là instauré, qui ne se discute plus ; ni même ne se poétise. Est-ce si simple ? Cette affaire anatomique étant acquise sans risque de retour, qu'y aurait-il de foncièrement

moins humain à se tenir couché, assis jambes repliées de côté, à moitié debout descendant de travers, suspendu bizarrement de guingois, posé sur la tête, tremblé sur la frange du déséquilibre ? Et pourquoi pas enfin à quatre pattes. L'infini fractionnement de 9 ne cesse de soupeser les potentialités de combinaisons corporelles polycentriques, installées en plans multiples, redistribuant des énergies multidirectionnelles ; et de tout cela envisager patiemment les hypothèses, poser sans se lasser les essais, tester une ivresse sobre du refus de s'emballer gaillardement. Gaillardement ? C'est très volontairement qu'on a attendu de se rapprocher de la fin de cet article pour relever l'autre grande caractéristique de 9. Laquelle réside dans le fait que ses neuf interprètes sont neuf jeunes femmes. Cette distribution radicale impose, une bonne fois, de se demander ce qu'on attache plus particulièrement au genre féminin, ce qu'on en attend en somme, dans les modalités d'occupation d'un espace. Moins intrusive ? Précautionneuse plutôt qu'envahissante ? Tenace plutôt que plastronnante ? Toutes ici réunies en la présence absente de la très solide figure du chorégraphe masculin. A la rencontre du temps et de l'espace, qu'elle traite avec audace, la pièce 9 brouille la ligne verticale où se constitue l'attente obligée de la posture érigée. La prévalence convergente de l'érection - au fait, masculine ? - est aussi ce que trouble l'exploration d'un perceptif futur. Gérard Mayen Le spectacle **9** de Loïc Touzé a été diffusé en janvier au Centre Pompidou de Paris. www.centrepompidou.fr

Gérard MAYEN Publié le 06-02-2007

mouvement.net